



Valentine  
**Goby**

Qui touche  
à mon corps  
je le tue

roman  
Gallimard

Extrait de la publication



## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LA NOTE SENSIBLE, *roman*, 2002 (« Folio », n° 4029).

SEPT JOURS, *roman*, 2003.

L'ANTILOPE BLANCHE, 2005. Prix Culture et Bibliothèque pour Tous 2006 (« Folio », n° 4585).

PETIT ÉLOGE DES GRANDES VILLES (« Folio », n° 4620).

L'ÉCHAPPÉE, *roman*, 2007.

### *Aux Éditions Gallimard Jeunesse*

MANUELO DE LA PLAINE. *Illustrations de François Lachèze* (« Folio junior », n° 1440).

BONNES VACANCES ! (Collectif) 2003 (« Scripto »).

DE L'EAU DE-CI DE-LÀ, 2004 (« Scripto »).

VA Y AVOIR DU SPORT, 2005 (« Scripto »).

### *Aux Éditions Autrement Jeunesse*

LE RÊVE DE JACEK, 2007 (« Français d'Ailleurs »).

LE CAHIER DE LEÏLA, 2007 (« Français d'Ailleurs »).

ADAMA OU LA VIE EN 3D, 2007 (« Français d'Ailleurs »).

QUI TOUCHE À MON CORPS JE LE TUE



VALENTINE GOBY

QUI TOUCHE À MON  
CORPS JE LE TUE

roman

*nrf*

GALLIMARD



*Pour Patrick*





# L'aube



*au-delà de mon corps de ma peau il n'y a rien ou bien  
l'océan la guerre la maison d'enfance ma mère ils ne sont pas  
moi ils ne se confondent pas un instant avec moi je me suis  
découpée selon les pointillés j'ai un tout petit corps qui tient  
entier dans le miroir il m'appartient. Il va s'en échapper un  
ange fripé sanguinolent je ne suis ni à ma mère ni à l'ange  
je suis à moi n'essayez plus de me prendre de me manger de  
m'avalier de me digérer. Cette douleur c'est moi ce trou ces  
spasmes ce sang qui va couler c'est moi Lucie L. je suis l'in-  
touchable reflet dans le miroir et même la lumière floue  
bleue de l'aube qui tapisse la chambre ne m'effleure pas.  
C'est ma peau mon enveloppe j'habite mon corps j'attends  
j'ai mal je me réjouis j'attends*

29 juillet 1943. Dans la chambre d'un appartement du XV<sup>e</sup> arrondissement, Lucie L. presse contre le miroir son visage, sa poitrine nue, son ventre, ses cuisses blanches, ses genoux. Elle regarde son visage déformé plaqué contre le verre, ses contours et rien d'autre. Pas le lit

défait, les draps froissés, bleutés, pas le renflement du ventre qui se déchire à l'intérieur et refuse d'épouser la surface dure, lisse, du miroir. Elle a mal entre les jambes, dans la poche crevée que la sonde infecte. Elle fixe ses yeux, l'arête de son nez, elle sent qu'elle devient étroite, toute serrée dans sa peau.

L'appartement est vide. Elle est seule, nue, collée au miroir. Elle attend que le fœtus glisse hors d'elle, elle appuie fort son ventre contre le miroir. Elle a peur. Dans la pièce voisine, le bleu s'étire en travers de la table, la poussière tournoie déjà à l'intérieur. Bleu sur les pages du *Petit Parisien*, vieux journal au papier durci par le jus d'épluchures de légumes et la sécheresse de juillet, ouvert, par hasard peut-être ou pas, sur un titre à l'encre délavée : « Une faiseuse d'anges condamnée à mort ». Dans la chambre, la forme blanche du corps de Lucie L. contre le miroir avec du bleu autour, figée comme un tableau de Hopper, et pas un bruit. Pas un mouvement. Seulement cette petite chose qui meurt à l'intérieur de son utérus, et la piquûre des larmes dans les gerçures de sa bouche. Une tache jaune citron oscille contre l'oreiller, premier rayon de soleil.

Prison de la Petite-Roquette, cellule des condamnées à mort. Marie G. perçoit tout à cette heure qui n'est ni la nuit, ni le jour. Tout, la pousse des racines de l'arbre

étique planté dans la cour, les cliquetis de clés aux ceintures des nonnes, les gardiens auront beau se déchausser, marcher pieds nus dans les couloirs au matin de l'exécution, elle percevra, elle en est sûre, le frottement des chaussettes sur la dalle nue, les souffles épaissis par le mauvais sommeil, le rhum, l'odeur du tabac noir, le froissement de leurs vêtements à chaque pas, et bien avant, depuis le milieu de la nuit, l'emboîtement sourd des pièces de la guillotine, la rotation des vis dans les perforations du bois, des boulons fixés au couteau, le son de la corde à travers la poulie graissée, chaque glissement de galet dans les rainures des montants jumeaux alors qu'on hisse la lame jusqu'au chapiteau, et maintenant elle compte les silences; pas de vis; de boulons; de galets; de clés; de chaussettes sur le sol froid. Le silence goutte.

*Je n'ai plus que mon corps maigre et flasque, ils ont pris mes habits d'avant, ceux de quand j'étais grande comme la plaine. La cellule est trop large, quatre mètres sur deux, la tinette aussi, qu'est-ce que j'ai à faire d'un pot de chambre, je ne mange plus, je ne bois plus. C'est trop vaste, je veux une toute petite cabane en planches bien serrées autour de moi, c'est tout. Il fallait voir les femmes m'embrasser les mains, celles dont j'enlevais les fœtus, elles pleuraient, il y en a une qui m'a donné un phonographe, avec leur argent j'ai acheté une maison. Du vin de Bordeaux pour mon mari, qu'il me fiche la paix, et aussi pour l'amant aux mains douces. Et surtout des biscuits, des bonbons, des gâteaux à la crème*

*pour mes enfants, c'est la guerre mais ils ont les joues roses, rebondies, et moi j'ai des hanches, j'ai des seins. J'étais grande, large, je n'étais pas jolie, j'étais belle.*

Marie G. regarde le ciel par la lucarne. Par chance il est bleu aujourd'hui, on verra se lever le jour et l'heure sera plus sûre. Les matins gris, c'est longtemps le moment de mourir. Marie G. n'a plus de mains, plus de pieds, les entraves scient ses chevilles et ses poignets. Elle n'a plus d'yeux que pour la lumière qui monte, semblable à ces larves dont les globes oculaires mangent la tête, elle mesure la nuance de jaune qui se mêle au bleu, qui s'accroît, qui repousse la mort au lendemain pour la cinquantième fois. Autour de son visage papillonnent des embryons de formes translucides, familières, qu'elle ne peut pas chasser de la main mais que le jour, un à un, force à s'évanouir. Puis la cellule est vide. Dorée. Marie G., enfin, s'endort.

Henri D. gratte la cicatrice sur le dos de sa main. Il saigne à peine, la peau est desséchée depuis tout ce temps, brûlée, fondue. Henri D. s'écorche l'épiderme, il a besoin de cette douleur à cause des fantômes, pour sentir sa main bien vivante tandis que le spectre de sa mère lui mord le cou. Il tient entre ses doigts le petit papier rose déposé hier par l'hirondelle à vélo, qui ordonne l'exécution de Marie G., avorteuse, demain à l'aube, à la

prison de la Roquette. Les autres spectres s'enroulent autour de lui, caressent ses rides, ses cheveux blancs, cherchant le fond de ses pupilles. Leurs yeux surtout font mal, débordant de haine. C'est l'aube, l'heure où quarante kilos de métal leur ont tranché la nuque et fait jaillir des flots de sang et de liquide céphalo-rachidien ; l'heure où le corps d'Henri D. pousse de toute part, monstrueux, sans limites, c'est le corps de Dieu, *je fixe les yeux des assassins, j'y cherche la souffrance des victimes, rien ne me détourne jamais des yeux. J'abats la lame, une décharge électrique me traverse, la tête se détache et je n'ai pas lâché les yeux, ils clignent, battent des paupières, se ferment, morts avec la souffrance qui s'y loge.*

Henri D. promène sa main sur le napperon de dentelle. Dessous, le bois ciré a une odeur d'urine. Les tic-tac de plusieurs pendules, montres, réveils se chevauchent. Georgette, sa femme, dort d'un sommeil paisible. Dans l'embrasure de la porte, son visage bleu, sa peau grasse à reflets de nacre. Le petit papier rose lui agrandit le corps, à elle aussi, elle enfle à chaque exécution ; aux yeux de tous elle est la femme qui possède Henri D., l'homme qui a le droit de tuer.

Une avorteuse. Henri D. tremble. Il a bu un demi-litre de vin blanc. Son palais râpe. Il décolle du bout de l'ongle l'étiquette de la bouteille. Il caresse du pouce la surface bombée de son verre, le bleu de l'aube l'irise comme une flaque d'essence. Une avorteuse. La terreur d'Henri D., c'est de ne rien voir au fond des yeux d'un



condamné, ni la victime, ni le crime, *il y a ces résistants, ces communistes que je me force à regarder comme des salauds et j'ai envie de vomir de trouille, de honte, je ne vois pas la victime dans les pupilles, la souffrance d'une victime. Je cherche, je ne trouve pas, je suis en nage, j'ai peur, la lame tombe et mon corps rétrécit, alors le spectre de ma mère serre ma gorge, elle m'étrangle, elle ne veut pas d'un fils comme moi. Je suis l'Exécuteur en chef des arrêts criminels, autrement dit bourreau, pour l'amour d'elle, payé à gages comme un domestique. Je tue, mon corps s'étend, lourd, puissant, je tue.*

Henri D. suce le sang qui perle sur le dos de sa main. Le jour pointe sous les stores. Henri D. les relève juste assez pour s'aveugler de soleil.

Le plus lointain souvenir de Lucie L. est un visage penché sur son berceau, un visage étendu d'un bout à l'autre du champ de vision, et dans ce visage, la bouche rouge vif, qui se plie aux syllabes de son prénom : les lèvres se rapprochent comme pour souffler une bulle, puis s'étirent sur l'opale des dents, Lu-cie. Lucie L. ne peut pas décrire ce visage, l'image est si floue. Il suffit d'une odeur de talc, d'un mur vert pâle comme celui de son ancienne chambre d'enfant pour faire surgir le visage et la bouche arrondie. Ils se dérobent aussitôt, mouvants comme des résidus de rêves. Reste le son, très net, qui

d'une syllabe à l'autre impose la forme du sourire aux lèvres maternelles : Lu-cie, Lu-cie, par mimétisme l'enfant dans le berceau sourit à ce visage, ils restent ainsi prisonniers l'un de l'autre, longtemps. Parfois une autre voix de femme, peut-être celle d'une tante, d'une grand-mère de passage, articule en écho les syllabes du prénom maternel : Lu-cile. Alors les sons se mêlent au-dessus du berceau, le ciel est plein de bruits ravissants qui multiplie les sourires jaune d'or de la mère, lu-cil-lu-cie-lu-cil-lu-cie-lu-cile, et, l'enfant ne l'apprendra que plus tard, de sa mère ou d'un manuel de latin, elle sait déjà, par intuition, que Lucie, *lux*, est le nom de la lumière. Chaque matin de l'enfance conforte cette évidence : c'est au moment exact où la lumière pénètre dans la chambre, une fois les rideaux écartés, que retentissent les deux syllabes du réveil, Lu-cie!, qui font se lever le soleil.

Plus nette, plus tardive, l'image du sourire maternel déformé à la loupe des bouteilles de sirop turquoise, rose, mauve, jaune citron, rouge framboise. C'est une partie de cache-cache dans l'entrepôt déserté par le père en voyage, par le comptable et par les ouvriers, le soir ou le dimanche, quand plus rien, ni voix, ni bruit de machine à écrire, ni téléphone, ni corps suant dans l'effort ne gâche le très doux spectacle du miroitement des bouteilles. L'entrepôt est situé à quelques minutes à pied de la maison. Elles s'y rendent à l'heure où la lumière tombe directement du toit. Mme L. compte jusqu'à vingt, puis commence à chercher sa fille. Elle tarde exprès à la

trouver, elle en devine la silhouette derrière les bouteilles acidulées et fait semblant de ne rien voir. Elle appelle, Lu-cie! de l'autre côté du verre ses lèvres enflent à cause de l'épaisseur du sucre, ses yeux ondulent, Lu-cie, Lu-cie! et l'enfant se retient de rire. Pour effrayer sa mère, elle fait tinter les bouteilles les unes contre les autres, très faiblement, d'une simple pression du doigt. Elle se faufile, s'égare entre les couleurs, les sonorités de son prénom prennent les teintes des sirops, le goût de la guimauve, du bleuet, de l'orgeat, de la rose dans lesquels sa mère et elle, assises sur les marches d'un escabeau, plongent leurs doigts après le jeu. Elles recommencent un peu plus tard, la bouche de la mère passe derrière les liqueurs mauves, vert pomme, anis qui colorent chacune à son tour le prénom de l'enfant. La petite fille sait bien que Lucie est l'autre nom de la joie. Et que sa raison d'être, claire comme le verre, est de faire le bonheur de sa mère.

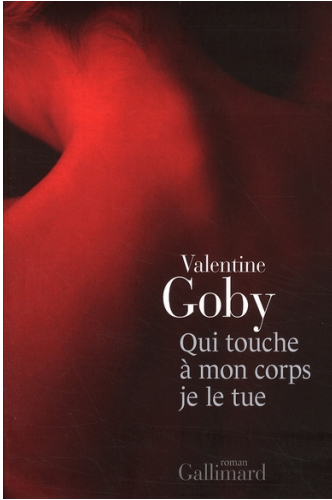
Souvent, Lucie L. s'empêche de répondre à l'appel maternel, viens goûter! L'odeur de beurre et de vanille, quel délice, pourtant elle résiste, elle mesure le pouvoir de ses apparitions. La mère insiste. Sa voix s'altère légèrement. Elle tremble, soudain inquiète. Lucie sourit du tremblement qui s'accroît. Elle se cache derrière un arbre au jardin public, derrière la porte de la boulangerie, elle disparaît. Plus la voix tremble, plus sa douceur s'estompe, plus Lucie a mal dans le ventre, une douleur qui est un plaisir. Alors, au bord des larmes, elle se

montre, elle dévale l'escalier, elle s'abat dans les bras de sa mère.

La mère de Lucie est un oiseau, un ruisseau, un buisson de roses ; c'est grâce à Lucie, des masques joyeux qu'elle porte pour lui plaire. Quand elle pleure, sa mère cache les résidus de larmes sous un nuage de poudre, mais sa bouche est pâle et ses yeux pleins d'éclats de sang — ce visage défiguré, Lucie n'y est pour rien. Et comme il n'y a personne d'autre, dans la maison, que Lucile et Lucie aux sourires prisonniers, les pleurs sont forcément la faute d'un absent. Lucie n' imagine pas qu'il pourrait être un enfant mort-né, ou bien jamais conçu, un amant réel ou rêvé, un mal sans corps, sans nom, enfoncé dans les chairs, le cerveau de sa mère, elle n' imagine rien d'autre que la vérité, la seule possible autour du seul absent connu : le mari, son père. J'ai une mère et une photo, dit Lucie L., un cliché souriant, costume gris clair et chapeau mou, qui sillonne la planète, suçant des mangues tendres, des oranges sucrées, la menthe la plus douce, des fruits aux noms étranges, mangoustan, litchi, kiwi, fruits de la passion dont elle ne peut se figurer ni la couleur ni la consistance, pays étrangers qui reviennent en sirop, en liqueurs écœurantes dans d'énormes valises. Mme L. pleure sans bruit, plus elle pleure, plus elle poudre son visage et sa peau se transforme en neige. Lucie embrasse ses paupières, mange les larmes farineuses et le chagrin. Lucie ne pleure jamais. Un dimanche, elle a douze ou treize ans, elle a joué chez une voisine et à son

*Photocomposition CMB Graphic*  
*44800 Saint-Herblain*

ISBN :



# Qui touche à mon corps je le tue Valentine Goby

Cette édition électronique du livre *QUI TOUCHE À MON CORPS  
JE LE TUE* de *VALENTINE GOBY* a été réalisée le 07/10/2008 par  
les Editions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
le 14/05/2008 (ISBN : 9782070120574)

Code Sodis : N02266 - ISBN : 9782072022661